M. T. Edvardsson

CEUX D'À CÔTÉ

Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

SONATINE EDITIONS

Directeurs de collection : Arnaud Hofmarcher
et Marie Misandeau
Coordination éditoriale : Pierre Delacolonge

Titre original : *Goda Grannar*
Éditeur original : Forum
© Mattias Edvardsson, 2020

Traduction publiée en accord avec Ahlander Agency

© Sonatine Éditions, 2022, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
lisezsonatine.com

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

ISBN 978-2-35584-732-5
N° d'édition : 732 – Dépôt légal : janvier 2022

Ceci est un roman. Toute ressemblance avec des voisins ou des quartiers résidentiels réels serait une pure coïncidence.

Good fences make good neighbors
Robert Frost

1
Mikael

Après l'accident
Vendredi 13 octobre 2017

En ouvrant la porte, j'entends déjà les sirènes. Un groupe d'élèves qui traînent dans la cour regarde dans ma direction en me saluant de la main.

« Bon week-end ! »

J'attache mon sac de sport au porte-bagages et je mets la sacoche de mon ordinateur dans la corbeille avant. Quand j'ai tourné dans le tunnel qui passe sous la grand-route, je lâche les pédales et prends le vent en plein visage. Au bord du trottoir sont assises deux fillettes que je connais de la maternelle de Bella. Les mains arrondies devant la bouche, elles hululent comme des chouettes. L'écho du tunnel les fait rire.

Dans la côte, l'acide lactique raidit mes cuisses, mais je pédale jusqu'à être en sueur. Un ballon en cuir a été oublié sur la prairie communale. Les balançoires de l'aire de jeu vont et viennent au vent. Je salue une femme dont le caniche lève la patte au pied d'un réverbère.

Le son des sirènes se rapproche. Je jette un œil par-dessus mon épaule sans apercevoir de lumières bleues. Par ici, il n'y a pas de rues pour la circulation automobile, toute la zone verte est circonscrite d'allées piétonnes et de pistes cyclables. C'est ça, entre autres, qui nous a décidés à déménager à Köpinge. Ici, nos enfants peuvent aller à vélo à l'école ou chez leurs copains sans avoir à circuler au milieu des voitures.

J'ouvre grand la bouche pour engloutir l'air vif d'automne. Le sentiment de liberté, tout un week-end sans contrainte devant nous. Il me tardait vraiment de pouvoir lâcher prise et me laisser vivre. Passer du temps en famille. Peut-être quelques heures libres pour tailler la haie comme je l'ai promis, mais ça peut aussi très bien attendre le printemps.

Quand je tourne dans la piste cyclable qui remonte vers notre petite maison, nos plus proches voisins Åke et Gun-Britt arrivent à pied. D'un bon pas, bras dessus, bras dessous. Voilà plusieurs jours que je ne les ai pas vus. C'est comme ça que ça marche, ici : du début de l'automne à la fin du printemps, tout le monde s'enferme et disparaît. Ce n'est que fin avril qu'il commence à se passer quelque chose. Quand le givre disparaît et que l'air se charge de pollens, les enfants coiffés de casquettes et tartinés de crème solaire prennent possession du quartier avec leurs trottinettes et leurs ballons. Les jardins voient l'un après l'autre éclore des mères à lunettes de soleil branchées, plongées dans leurs portables, et des pères ventripotents dans des shorts trop courts. Pendant trois mois, le secteur passe en mode estival, avec ses trampolines et ses piscines gonflables. Le volume monte et les journées rallongent. Jusqu'à la fin août, quand l'école reprend. Vent, feuilles d'automne. Nuit, pluie et silence. On oublie tout ce qui était florissant et vivant, et on a du mal à croire que la lumière doive revenir un jour.

Même nos voisins retraités ferment leurs portes quand l'obscurité déferle. Åke fait le ménage d'automne dans le jardin, passe les plates-bandes au jet d'eau, nettoie les toiles d'araignée dans les moindres recoins et bâche les meubles extérieurs avec un soin qui ferait pâlir de jalousie tout conservateur de musée. Et bientôt, Gun-Britt ne montre plus que rarement autre chose qu'une tête curieuse à la fenêtre de sa cuisine. La gardienne des lieux. Rien ne lui échappe, même pas un sac plastique qui passe en virevoltant dans le vent.

« Salut ! » fait Gun-Britt quand mon vélo arrive à portée de voix.

Je tangue, hésitant entre m'arrêter pour échanger quelques mots ou continuer à pédaler. Je préférerais rentrer à la maison retrouver ma famille. Mais au moment où je vais passer, Åke pose un pied sur la piste cyclable et m'oblige à freiner.

« Tu as entendu le choc ? demande-t-il.

– Nous pensons qu'il y a eu un carambolage », dit Gun-Britt.

Je mets pied à terre.

« Un carambolage ?

– Tu n'entends pas les sirènes ? » s'étonne Åke.

Gun-Britt fait un geste en l'air, comme si le son tournait au-dessus de nos têtes. Je demande :

« C'était près d'ici ?

– Difficile à dire. »

Åke désigne notre maison de la tête.

« Ça venait de là.

– Sans doute de la grand-route », ajoute Gun-Britt.

C'est ainsi que tout le monde appelle la route limitée à soixante qui contourne Köpinge comme un périphérique, en passant devant le supermarché Ica et le Systembolaget avant de continuer vers l'E6 où commencent les plaines de Scanie, la Turning Torso de Malmö à l'ouest et les tours de la cathédrale de Lund à l'est.

« Ça s'approche », dit Åke.

Nous tendons l'oreille tous les trois. Il a raison, les sirènes hurlent de plus en plus fort.

« Pas étonnant. Les gens conduisent comme des fous, déplore Gun-Britt. Mais rassure-toi : Bianca et les enfants sont rentrés il y a une demi-heure. »

Bianca. Les enfants.

Un frémissement dans ma poitrine.

« OK, dis-je, pressé de me remettre en selle.

– Bon week-end, alors », me dit Gun-Britt, avant que je reparte sur mon vélo.

Pendant la fin du trajet, mes pensées s'agitent. Bianca devait faire les courses pour le week-end en allant chercher les enfants,

mais ils sont à présent à la maison. En sécurité. William probablement sur le canapé avec son iPad et Bella à la cuisine pour aider Bianca.

Le bruit des sirènes retentit de plus en plus fort entre les maisons.

Mes cuisses sont lourdes, mes chevilles se crispent. Encore vingt mètres jusqu'à notre maison. Un chien aboie derrière une palissade et je réalise alors que les sirènes se sont tues.

En débouchant dans le jardin au coin de la maison, je prends les lumières bleues en pleine face. L'asphalte, les haies et les petites clôtures, tout est noyé dans le bleu clignotant.

Je ne respire plus. Mes pieds pédalent, pédalent. Je me hausse au-dessus de la selle pour regarder droit dans le bleu aveuglant.

Au milieu de la rue gît un vélo rouge. Il a l'air écrasé, les roues sont déformées et le guidon pointe vers le haut. À côté se tient notre voisine du n° 15, Jacqueline Selander. Son visage est blanc. Un cri s'est figé sur ses lèvres.

L'ambulance s'est arrêtée devant notre haie de thuyas où deux ambulanciers en vert sont accroupis. Sur l'asphalte devant eux est étendue Bianca. Ma femme bien-aimée.

2
Mikael

Avant l'accident
Été 2015

La première fois que j'ai rencontré Fabian et Jacqueline Selander, nous venions tout juste d'emménager ici. Bella avait eu trois ans ce week-end-là et je m'apprêtais à installer un nouveau siège auto que j'avais déniché à prix bradé sur Internet. Le soleil me gratinait la nuque tandis qu'à moitié fourré dans la voiture, je suais en me débattant pour faire entrer une ceinture de sécurité trop large de plusieurs centimètres dans le trou ridicule où, d'après le mode d'emploi, elle était censée passer. Je pestais, laissant échapper un flot de jurons par le nez et la commissure des lèvres. Je n'ai pas remarqué que quelqu'un s'était glissé derrière moi.

« C'est le nouveau R-design, hein ? »

La ceinture m'a glissé des mains et ce maudit siège auto s'est renversé sur le côté. Quand j'ai eu dégagé le haut de mon corps de la banquette arrière et grossièrement essuyé la sueur de mon front, j'ai aperçu un gamin en salopette courte et casquette BMW. Il était dans notre allée et observait la voiture.

« Le modèle sportif, oui, ai-je répondu.

– Je le savais bien, a dit le gamin. R-design. »

Quel âge pouvait-il avoir ? Douze, treize ans ?

« Moteur diesel, a-t-il repris. Plug-in hybride, hein ?

– Ça doit être ça », ai-je hésité.

Le gamin a souri.

« C'est sûr que c'est ça. »

Je n'avais pas de temps à perdre, mais ne voulais pas non plus avoir l'air désagréable.

« Je m'appelle Fabian, a dit le gamin. J'habite aussi dans le quartier. »

La zone résidentielle en périphérie de Köpinge était divisée en petits quartiers qui consistaient chacun en une cour carrée goudronnée entourée de quatre pavillons de la première moitié des années 1970 plus ou moins identiques. Chaque quartier avait reçu un nom mignon tiré des livres d'Astrid Lindgren : Bullerbyn, Lönneberga, Saltkråkan et Körsbärsdalen. Nous habitions Bråkmakargatan. *Rue des Filous*, comme *Lotta-la-filoute*, avais-je expliqué à nos enfants, qui m'avaient regardé avec perplexité.

« Alors on va être voisins, ai-je dit au garçon qui s'appelait Fabian.

– OK, a-t-il répondu en caressant de la main le pare-chocs de la Volvo comme si c'était un animal. Tu aurais plutôt dû acheter une BMW. Meilleur rapport qualité-prix. »

J'ai ri, mais il a continué avec le plus grand sérieux :

« BMW 530 Touring. Elle développe 272 chevaux. Et celle-ci ?

– Je ne sais pas. »

Pour moi, une voiture est un moyen de transport. Je n'en attends pas grand-chose, à part une couleur assez neutre et beaucoup de place dans le coffre.

« 215 », a affirmé le garçon.

Il avait l'air sûr de son fait.

J'allais me glisser à nouveau à l'intérieur pour m'occuper du siège auto quand une femme a traversé la cour.

« Ah, te voilà, Fabian ! »

Elle avait une certaine allure. Longues jambes, short court, un bronzage qui faisait ressortir ses dents blanchies et ses yeux bleu ciel.

« Il aime les voitures.

– Je m'en serais presque douté.

– J'aime les BMW », a corrigé Fabian.

La femme, qui semblait être la mère de Fabian, a ri avant de me tendre une main aux longs ongles roses.

« Alors c'est vous qui venez d'emménager ? Des Zéro-huit, il paraît ? »

Des *Zéro-huit* ? Ça se disait encore ? Je ne connaissais personne qui utilise encore sa ligne fixe, les indicatifs régionaux devraient bientôt être oubliés, au même titre que les téléphones à cadran et les écouteurs en bakélite.

« Euh, hum, oui, ai-je fait en m'essuyant la main sur le short pour saluer.

– Je m'appelle Jacqueline. Avec Fabian, nous habitons là-bas, au n° 15. »

Elle m'a indiqué la maison derrière une allée où les mauvaises herbes s'en donnaient à cœur joie entre les dalles et dont la clôture d'un mètre de hauteur aurait bien eu besoin d'un coup de pinceau. Sur la façade, à côté de la porte, étaient accrochés un fer à cheval et un moulin à vent en bois, un chiffre 1 en métal argenté et un 5 un peu bancal.

J'avais déjà démonté les chiffres de notre façade. C'était une exigence de Bianca. Elle avait accepté d'habiter au n° 13 à la condition que nous ôtions immédiatement ce nombre de mauvais augure.

« Bien, j'espère que vous allez vous plaire, a dit notre nouvelle voisine Jacqueline. Vous avez aussi des enfants, n'est-ce pas ? »

J'ai opiné du chef. La sueur me coulait du front et poissait mon tee-shirt aux aisselles.

« Bella vient d'avoir trois ans et William en a six. »

Fabian et sa mère ont échangé un regard.

« Il faut qu'on file, a dit Jacqueline avec un petit salut de la main. À plus tard ! »

Elle a retraversé la cour à grandes enjambées. Pressé de la suivre, Fabian a trébuché. Arrivé à l'allée du n° 15, il s'est retourné et m'a dévisagé. J'ai répondu d'un sourire.

Le siège auto installé, je suis rentré raconter à Bianca ma rencontre avec les voisins.

« Jacqueline Selander ? C'est une ancienne mannequin. Elle a vécu aux États-Unis.

– Comment tu sais ça ? »

Bianca a incliné la tête de côté. Elle n'avait pas changé depuis ces nuits d'été huit ans plus tôt, quand j'étais tombé éperdument amoureux de ses taches de rousseur et de ses fossettes.

« Internet, chéri.

– Tu t'es renseignée sur les voisins ? »

Elle a ri.

« Mais qu'est-ce que tu crois ? On ne déménage pas à six cents kilomètres sans s'informer sur les voisins qu'on va trouver. »

Naturellement. Je l'ai embrassée dans le cou.

« Que sais-tu encore, Lisbeth Salander ?

– Pas grand-chose. Les retraités du n° 12 s'appellent Åke et Gun-Britt. Ils ont l'air tout à fait ordinaires, nés dans les années 1940, typiques de leur génération. Gun-Britt a mis une fleur comme photo de profil sur Facebook, et dit aimer danser. Åke n'a pas l'air d'être présent sur les réseaux sociaux.

– OK. »

Moi qui avais toujours habité en appartement, j'avais du mal à comprendre ce besoin de tout connaître sur ses voisins, mais selon Bianca, c'était tout à fait un autre truc dans les zones résidentielles. Ici, impossible d'éviter ses voisins, comme en ville.

« J'ai trouvé quelques photos de Jacqueline Selander, mais elle a l'air d'avoir été plus célèbre à l'étranger qu'ici. En tout cas, elle semble vivre seule avec son fils au n° 15.

– Et au 14 ? ai-je demandé.

– Ola Nilsson. Né la même année que moi. Il a l'air assez secret, mais… »

Elle a marqué une pause en écarquillant les yeux pour signaler qu'elle tenait un scoop.

« Il est dans Lexbase.

– Hein ? C'est un criminel ? »

Car c'est bien comme ça qu'on se retrouve dans cette base de données ?

« Probablement pas, a dit Bianca. Mais il a été condamné pour violences.

– Et tu as lu le jugement ?

– Bien sûr. Nous allons vivre en contact étroit avec ces gens. Tu es un enfant de la ville, chéri. Tu ne piges pas comment ça marche dans des coins comme ici.

– On aurait peut-être plutôt dû choisir un chalet en Laponie.

– Pourquoi pas, s'il n'y faisait pas un froid aussi mortel. »

J'ai soupiré. C'était Bianca tout craché de se biler inutilement, obsédée de la sécurité qu'elle était. Mais ce n'était bien sûr pas étonnant que sa paranoïa monte d'un cran au moment de se jeter dans un contexte nouveau où nous ne connaissions pas un chat.

À bien des égards, nous avions été contraints de déménager, et c'était ma mission de veiller au moral des troupes. Je le devais à Bianca. Et aux enfants.

La Scanie était un nouveau départ. Rien ne devait gâcher ça, et surtout pas quelques voisins.

« Je suis sûre que ça va bien se passer, a dit Bianca en posant son bras sur le mien. Je ne veux pas t'effrayer. Nous habitons Bråkmakargatan, au n° 13 : qu'est-ce qui pourrait bien nous arriver, hein ? »

3
Mikael

Après l'accident
Vendredi 13 octobre 2017

L'ambulance fait demi-tour dans la cour et, dès qu'elle a regagné la grand-route, les sirènes retentissent à nouveau.

Je reste là dans le silence écrasant, au fond d'un gouffre gigantesque où le temps et l'espace disparaissent. Les sirènes hurlantes emportent toute lumière avec elles, et le ciel s'obscurcit sans raison. Tout s'arrête. Je ne vois que les regards des voisins, pétris d'effroi, juste avant que la panique ne prenne le dessus.

« Maman ! Maman ! »

Bella et William déboulent du portail en chaussettes. Je me penche pour les attraper dans mes bras.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demande William. Où est maman ? »

Tout est chamboulé. Je ne sais pas quoi faire.

« Maman a été renversée, dis-je.

– Quoi ? »

Bella pleure de désespoir.

« Elle est en route pour l'hôpital. »

Je serre mes enfants contre moi.

Ma poitrine se serre, j'ai peine à respirer.

Dans la rue, devant nous, Jacqueline et Fabian sont figés, sous le choc. Derrière eux accourt aussi Ola.

« Maman, sanglote Bella. Je ne veux pas qu'elle meure.

– Elle ne va pas mourir, hein, papa ? » dit William.

Leur peur me transperce. Ça ne peut pas être vrai.

« Pourquoi avait-elle pris le vélo ?

– Elle allait au supermarché, dit William. Elle devait être partie dix minutes maximum. J'avais promis de garder Bella.

– Je croyais que vous étiez déjà passés faire les courses ?

– Oui, mais maman avait oublié la feta. »

Quand je me relève, le monde tangue. Je prends les enfants par la main en titubant à l'aveuglette.

« On va suivre l'ambulance. »

Les clés de la Volvo sont dans ma poche.

« Tu ne vas quand même pas y aller avec les enfants ? » dit Jacqueline.

Elle devrait fermer sa gueule. Elle vient de renverser Bianca. La voir m'est insupportable.

« Laisse-les ici en attendant », propose Ola.

Il est déjà sur le point de prendre Bella par la main quand je m'avance pour lui arracher mes enfants.

« Jamais de la vie. »

Le visage de Bella est défait par les larmes.

« On veut venir », dit William.

J'hésite. Je suis déjà allé aux urgences à Lund. C'est un endroit qu'on évite autant que possible, et qui n'est absolument pas recommandé pour des enfants trop jeunes. Je chuchote alors contre leurs joues :

« Je vous aime. Je crois qu'il vaut mieux que vous attendiez à la maison. »

Je suis partagé. J'aimerais les avoir près de moi pour les consoler, mais je conçois bien qu'il vaut sûrement mieux pour eux qu'ils ne viennent pas.

« J'appelle Gun-Britt. Åke et elle resteront avec vous en attendant. Je serai bientôt rentré.

– D'accord, dit William en prenant sa petite sœur par la main.

– Est-ce que maman va rentrer ? » s'inquiète Bella.

Je les serre tous les deux dans mes bras en m'efforçant de les rassurer.

Quand je m'installe au volant, Jacqueline s'approche de la voiture. Chaque mouvement prend du temps. Elle déglutit, avale, lève la main vers sa bouche.

« Je… Je… c'est allé si vite. Elle a surgi de nulle part. »

Je claque la portière et démarre. Je n'ai rien à lui dire.

Ola doit faire un bond de côté quand je recule. En manœuvrant dans la cour, je vois dans le rétroviseur mes chers petits, le visage défait. Ils agitent les mains quand la Volvo bondit sur la grand-route, derrière la haie de thuyas.

Je roule pied au plancher.

Mes bras tremblent, mes jambes frémissent. Je ne vois rien d'autre que l'asphalte devant la voiture, tout le reste est flou et sombre. Mais l'image affreuse me hante. Les yeux clos de Bianca, la teinte bleue de ses lèvres, les plaies, les hématomes.

Plié sur le volant, je précipite la Volvo sur l'autoroute. Je klaxonne désespérément contre une Fiat qui lambine sur la file de gauche avant de la doubler par la droite.

Je sors mon portable et j'appelle Gun-Britt. Inexplicablement, je parviens à la mettre au courant de ce qui est arrivé. Le silence se fait au bout du fil.

« Allô ? Tu es toujours là ?

– Attends », dit Gun-Britt.

Elle appelle Åke. Elle a dû poser la main sur le micro du téléphone, car elle semble très lointaine. Elle dit quelque chose, qu'elle le savait.

Putain, que savait-elle ?

« Jacqueline était sûrement ivre, me dit-elle alors à l'oreille.

– Tu crois ?

– Elle devait rouler trop vite. »

Tous les habitants de Bråkmakargatan se traînent au pas dans la cour. Tous sauf Jacqueline.

« Mon Dieu, dit Gun-Britt. Bianca ! »

Je lui demande de se dépêcher d'aller à la maison s'occuper des enfants et d'éloigner Jacqueline et Ola. Je promets d'appeler dès que je sais quelque chose.

« Je vais prier pour Bianca », dit Gun-Britt.

J'entre dans Lund par le rond-point du centre commercial Nova, puis je prends la rocade nord. Autour de moi, les gens s'arrêtent en se demandant ce qui se passe. Un instant de tension, une parenthèse dramatique dans leur quotidien. Cinq secondes plus tard, ils continuent comme d'habitude, alors que moi, ma vie s'est arrêtée.

Comment Jacqueline a-t-elle pu ne pas voir Bianca ? Il devrait être impossible, même à Jacqueline, de renverser quelqu'un dans notre petit quartier.

L'instant suivant, je roule moi-même trop vite, je perds le contrôle et la voiture cogne un bord de trottoir. Le capteur de parking couine, je jure.

Devant moi, le panneau « URGENCES ».

Je braque en vitesse, me retrouve en sens interdit. Un type avec un bonnet de laine et des rouflaquettes bondit dans le refuge pour ne pas être fauché.

Il gesticule, choqué, mais je n'ai pas le temps d'y penser. Je glisse la Volvo dans une place en créneau et défais ma ceinture de sécurité.

Un accident.

C'était sûrement un accident.

4
Mikael

Avant l'accident
Été 2015

Bianca et moi partagions le rêve d'une maison. À la naissance de Bella, nous avons vite été à l'étroit dans l'appartement de Kungsholmen. La ville ne nous attirait plus. Ce qui nous tentait autrefois (la foule, la nuit et le rythme) nous agaçait et nous énervait. Bianca aurait préféré que nos enfants grandissent dans un quartier résidentiel tranquille à la campagne, comme elle.

Nous avons regardé les banlieues. Nacka, Bromma, Sundbyberg. Mais partout, il fallait plusieurs millions de mise de fonds initiale, et nous n'étions pas ravis à l'idée de dépenser soixante-dix pour cent de notre futur budget mensuel pour notre logement.

Nous nous sommes mis à parler de la Scanie. Aucun de nous deux n'avait de lien avec cette région, mais les vastes plaines ouvertes nous attiraient, la proximité avec le reste du monde. J'avais dans l'idée que tout était un brin plus lent dans le sud. Là-bas, la réussite personnelle et la carrière n'étaient pas aussi importantes, on prenait le temps de profiter de la vie.

« La Scanie ? disait Bianca. J'ai toujours bien aimé la Scanie. »

Le choix de la petite ville de Köpinge répondait à des critères économiques et d'emploi. Les prix de l'immobilier y étaient encore accessibles, en tout cas dans les vieux quartiers des années 1970, et, alors que je venais de me retrouver au chômage, il y a eu un poste vacant de professeur de sport à l'école de Köpinge.

Rien ne nous rattachait à Stockholm. Pas de parent en vie, pas de travail. Mes anciens amis étaient restés à Göteborg, et

Bianca s'était depuis longtemps éloignée de sa sœur. Parents d'enfants en bas âge, notre désir de changement était tangible, nous entrions dans une nouvelle phase. Pourquoi pas ailleurs ?

C'était comme une aventure. Au feu le passé, en avant vers l'avenir.

Nous sommes donc partis visiter une maison dans ce coin de Scanie, à l'ouest de Lund, dont j'avais ignoré l'existence pendant quarante ans. La maison avait tout ce que nous recherchions, et davantage. Bianca avait toujours dit que le truc, c'était le plan, pas les mètres carrés. Après avoir travaillé dix ans dans une agence immobilière, elle savait bien sûr de quoi elle parlait.

« Il faudra peut-être changer le radier, a signalé l'agent immobilier qui la vendait. Mais n'est-ce pas qu'il y a du potentiel pour en faire une baraque de rêve ? »

Bianca était d'accord.

« Et les voisins ? a-t-elle demandé.

– Aucun problème », a assuré l'agent immobilier.

Il pensait sûrement qu'elle plaisantait.

« Les habitants de Köpinge sont des gens simples et pragmatiques. »

Dans la voiture, Bianca a posé la main sur ma cuisse.

« On fait une offre ? »

Elle *adorait* cette maison. Bien sûr, il fallait démolir la cuisine, repeindre les murs et poncer le parquet en arêtes de poisson dans le séjour. Le septuagénaire qui habitait là avait un teckel à poil dur qui avait abîmé le sol. Le chien était désormais enterré sous une petite croix en bois à peine visible tout au fond du jardin. Son maître était décédé quelques mois plus tard en tombant d'une échelle, mais l'agent immobilier avait assuré qu'il n'était pas enterré quelque part sur le terrain.

Le premier week-end après la Saint-Jean, nos cartons de déménagement étaient empilés le long des cloisons du séjour. Les enfants dormaient dans leurs nouvelles chambres dont j'avais

obturé les fenêtres en y scotchant des draps, en attendant que des stores soient installés.

« On va se plaire, ici, a dit Bianca en m'entourant de ses bras sur la terrasse en bois devant la baie vitrée.

– Comme c'est silencieux, ai-je dit. Écoute. »

Pas une voiture, pas une voix, rien que le léger bruit du vent dans les feuilles.

Cette nuit-là, nous avons fait l'amour comme cela ne nous était plus arrivé depuis une éternité, comme avant les enfants. Une nouvelle ère allait commencer. Nouvelle maison, nouveau lieu, nouvel air.

Bianca a joui en poussant un grand cri. Ses yeux émeraude ont disparu sous ses paupières.

« Tu vas réveiller les enfants, ai-je chuchoté dans son cou, en sueur.

– Je m'en fiche, a haleté Bianca.

– Et les voisins ? » ai-je plaisanté.

Le lendemain, nous étions en train de jouer à chat dans le jardin quand Bella a trébuché avant de tomber. J'ai soufflé sur son genou en nettoyant du pouce la marque d'herbe.

« Un pansement ! » a sangloté Bella.

Tandis que je fouillais dans les cartons, Bianca a continué à jouer sur la pelouse. Après avoir retourné en vain la moitié de nos affaires, j'ai regagné le jardin avec une pointe d'irritation.

Nos nouveaux voisins étaient devant le portail. Jacqueline et son fils.

« Excusez-nous de vous déranger. Nous passions juste dire bonjour. »

Au même moment, Bella et William ont déboulé au coin de la maison, Bianca aux trousses.

« Touché ! a crié ma femme. C'est William le chat ! »

Ce n'est qu'en m'entendant me racler la gorge qu'elle a aperçu nos visiteurs.

« Oups ! » a-t-elle lâché, hors d'haleine.

Elle s'est arrêtée en souriant, si bien que William a pu l'attraper.

« Voici Jacqueline et Fabian, les ai-je présentés. Ils habitent au n° 15. »

Bianca les a salués et Jacqueline lui a donné un sachet de roulés à la cannelle.

« Du supermarché. Je suis nulle en pâtisserie, s'est-elle excusée.

– Il ne fallait pas. »

Jacqueline a souri.

« Pourquoi vous dites *chat* ? » a demandé Fabian.

Il portait la même salopette que la dernière fois, le même tee-shirt délavé et la même casquette BMW. Un fort contraste avec la robe d'été légère de Jacqueline au tissu diaphane, presque transparent.

« Parce que ça s'appelle comme ça, a répondu William. C'est un jeu. »

Fabian l'a regardé comme un demeuré.

« On dit *loup*.

– Ça porte différents noms », a expliqué Jacqueline.

J'ai abondé dans son sens.

« Quand j'étais petit, on disait *touche-touche*. »

Fabian m'a décoché le même regard qu'il venait de servir à William.

« Bon, on va y aller, je ne voudrais pas déranger », a dit Jacqueline.

Je l'ai assurée du contraire.

« Vous allez changer quelque chose ? a-t-elle demandé en promenant le regard dans le jardin.

– Je pense, ai-je répondu. Mais ça attendra l'été prochain.

– Bien sûr. Vous avez forcément beaucoup à faire, pour commencer.

– C'est notre première maison, a expliqué Bianca. Nous habitions en appartement jusqu'ici, alors un jardin, ça fait un sérieux changement. Mais c'est clair, on va avoir envie d'imprimer notre marque. »

Fabian a pointé avec tout le bras.

« Il ne faut pas couper ce pommier ! »

Bianca et moi nous sommes tournés vers l'arbre noueux dans le coin côté rue.

« C'était l'arbre préféré de Bengt, a expliqué Fabian. Il l'a planté l'année de la construction de la maison, en 1976. Il a le même âge que ma mère. »

Les joues de Jacqueline ont discrètement rougi. J'ai détourné les yeux. Elle était si jolie que j'avais du mal à la regarder en présence de Bianca : il n'y avait chez elle aucun endroit neutre où fixer son regard.

« Fabian était très lié à Bengt, qui vivait ici avant, a expliqué Jacqueline. C'était comme un autre grand-père pour lui.

– Je comprends », a dit Bianca.

Fabian a lorgné dans notre direction d'un air méfiant :

« Pourquoi vous vous êtes installés ici ?

– Mais enfin, Fabian, s'est exclamée sa mère avant de s'excuser : Il est parfois un peu trop curieux.

– C'est bien d'être curieux, ai-je répondu. C'est comme ça qu'on apprend.

– Exact », a opiné Bianca en me donnant un coup de coude.

Je me moquais souvent de sa curiosité maladive.

« Mais pourquoi vous vous êtes installés, alors ? s'est impatienté Fabian.

– Je vais commencer à travailler à l'école de Köpinge. »

Le visage de Jacqueline s'éclaira.

« Vous êtes enseignant ?

– Prof de sport.

– Ah ? »

Bella a encore réclamé un pansement, et Bianca savait apparemment exactement où en trouver dans le bric-à-brac du déménagement.

« Vous vous entraînez beaucoup ? » a demandé Jacqueline.

Elle m'a toisé sans gêne de la tête aux pieds jusqu'à ce que la chaleur me monte aux joues et que je détourne le regard.

« Pas autant que j'aimerais. C'est dur de trouver le temps.

– Je ne vous le fais pas dire, a convenu Jacqueline.

– Alors je t'aurai peut-être comme prof, a dit Fabian. J'espère.

– Bah, on ne sait jamais.

– Fabian va entrer à l'école de Köpinge cet automne. En cinquième. Ah, dire que mon petit garçon va déjà au collège. »

Ses yeux ont scintillé.

Fabian et elle avaient une façon particulière de se regarder, que je n'arrivais pas bien à cerner.

« Bon, il va falloir qu'on y aille, a décrété Jacqueline en ouvrant le portail.

– Bonne journée, ai-je dit.

– Et merci pour les gâteaux, a ajouté Bianca, qui avait fini par retrouver le carton avec les pansements nounours.

– Pensez-vous ! Bye bye ! »

Jacqueline nous saluait par-dessus la clôture.

« Ils ont l'air sympathiques », a dit Bianca.

Je l'ai embrassée sur la joue.

« Tout à fait. Mais j'espère que je serai dispensé d'enseigner à Fabian. Ce n'est pas génial d'être le prof de son voisin. »

Bianca a ri.

« Je t'avais prévenu. C'est comme ça, dans ces petites villes. Tu ne seras plus jamais anonyme.

– Bon, ne noircissons pas le tableau.

– Non, bien sûr. On doit peindre en blanc. Trois chambres et une cuisine. »

Les pots de peinture étaient déjà sortis sur la terrasse.

« On joue encore à chat ? a demandé William en déboulant de derrière la maison.

– Papa et moi, on va peindre, maintenant, a répondu Bianca. Il va falloir jouer ensemble tous les deux pour le moment. »

J'allais soulever deux pots de peinture quand le portail s'est à nouveau ouvert derrière nous.

« Bonjour, bonjour. »

Une septuagénaire s'est avancée sur la pelouse en regardant avec curiosité autour d'elle.

« Je voulais juste vous souhaiter la bienvenue à Bråkmakargatan, a-t-elle commencé en tendant la main. Je m'appelle Gun-Britt et j'habite la maison en face. »

Elle a serré la main de Bianca avant de baisser la voix.

« J'ai pensé qu'il valait mieux que vous fassiez aussi la connaissance d'autres habitants du quartier. Tout le monde n'est pas comme ces deux-là. »

Un petit coup de tête vers la maison où habitaient Jacqueline et Fabian.

« Mais c'est un endroit très agréable, a repris Gun-Britt. Une merveilleuse cohésion. Tout le monde s'entraide et prend soin des autres. Je suis certaine que vous allez vous plaire. »

J'ai regardé Bianca qui s'efforçait de faire bonne figure. Elle n'aimait pas ça. Le problème avec les voisins, avait-elle coutume de dire, c'est que c'est comme la roulette russe : on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Avant le déménagement, elle avait mis en avant l'importance d'être isolé et à l'abri des regards. C'était un des points forts de la maison : la haute haie de thuyas et le portail.

« Nous avons eu une très bonne impression, ai-je lancé avec un sourire un peu forcé.

– Bon, je ne vais pas vous déranger, a dit Gun-Britt. Je vois bien que vous avez plein de choses à faire. »

Pourtant, elle ne faisait pas mine de partir. Pas avant que je soulève mes pots de peinture et tourne les talons.

« Alors très bien, a-t-elle fini par lâcher avant de battre en retraite par le portail. À plus tard. »

Elle avait à peine refermé derrière elle que Bianca est allée en tâter le loquet.

« Tu crois qu'on pourrait y installer un cadenas ? »